

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 27 (2001)

Heft: 1

Artikel: Constructivisme et études genre

Autor: Parini, Lorena / Manidi, Marie-José

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Constructivisme et études genre*

Lorena Parini et Marie-José Manidi**

1 Introduction

Dans cette contribution nous nous proposons d'analyser la relation entre le constructivisme, entendu comme théorie de la connaissance et du monde vécu, et les études sur les rapports de genre. D'une part, notre but vise à démontrer l'importance de l'approche constructiviste pour une bonne compréhension des enjeux liés au genre. D'autre part, nous essayerons de mettre en lumière l'impact de cette épistémologie sur la conception de la relation entre sciences sociales et monde vécu. Parallèlement à l'ensemble des sciences sociales, l'étude des relations entre femmes et hommes a évolué d'une approche inspirée du positivisme classique vers l'épistémologie constructiviste. Nous entendons montrer qu'une interprétation correcte des significations de genre doit pouvoir s'appuyer sur cette épistémologie.

Historiquement, les « études femmes » ont contribué de manière remarquable à étudier la condition féminine ou plus généralement le rôle des femmes dans la société. Les travaux réalisés par des historiennes/ens ont permis de rendre visible ce qui était caché par l'écriture historique classique, en particulier le rôle des femmes dans les domaines traditionnellement masculins (guerres, vie politique etc.) ainsi que l'analyse et la description des domaines généralement réservés aux femmes (les domaines dits de la vie privée) (Perrot, 1998; Thébaud, 1998). Qu'elles soient centrées sur l'histoire ou la sociologie, les « études femmes » ont également contribué à problématiser les inégalités sociales entre les sexes en mettant en lumière le système de domination masculine (Bihr et Pfefferkorn, 1999).

Si jadis on parlait communément d'études femmes on s'accorde aujourd'hui à penser que le terme études genre correspond mieux aux préoccupations des chercheuses/eurs (Scott, 1988b). De manière synthétique, deux éléments nous semblent mettre en évidence la différence entre les approches en « études femmes » et celles en « études genre ». En premier lieu, les études genre traitent les rapports hommes/femmes de manière relationnelle. Comme l'écrit Delphy, l'adoption du

* Nos remerciements s'adressent tout particulièrement aux lecteurs et lectrices des versions provisoires qui, par leurs remarques critiques, nous ont permis d'améliorer substantiellement cette contribution. Un grand merci également à Anne-Françoise Praz qui a relu la dernière version et dont les remarques de forme et de fond ont amélioré la lisibilité de cet article.

** Lorena Parini, Université de Genève, Unité de Recherche Etude Genre, Fac. Des SES, Uni Mail – 40, Bd. Du Pont d'Arve, 1211 Genève 4, mail: Lorena.Parini@ses.unige.ch; Marie-José Manidi, Ecole d'Etudes Sociales et Pédagogiques, Lausanne.

terme genre au singulier, « *permet de déplacer l'accent, des parties divisées, vers le principe de partition lui-même* » (1991, 92). Le deuxième élément concerne la manière dont on pense la relation entre le sexe biologique et le genre culturel. Les travaux qui considèrent les catégories de sexe comme biologiquement ancrées proposent ce que Nicholson (1996) appelle une vision « portemanteau ». Selon celle-ci, l'appartenance biologique est un élément fixe sur lequel sont « jetés » des éléments culturels, comme des vêtements sur un portemanteau. Une telle vision postule implicitement un dualisme de l'humanité, accepte les catégories « naturelles » biologiques comme un donné et ne problématise pas la construction sociale du sens donné au biologique (au corps), qu'il soit en termes d'opposition, de hiérarchisation ou de complémentarité. C'est le cas des premiers travaux qui ont utilisé le concept de genre (Oakley, 1972; Rubin, 1975). Par l'idée de « *sex-gender system* », Rubin veut signifier les processus par lesquels dans une société les différences biologiques sont thématiques par des productions culturelles et aboutissent à des discours performatifs sur la division des rôles sociaux entre femmes et hommes. Plus tard, d'autres travaux ont proposé une optique où le sexe et le genre constituent tous deux des objets culturels. Dans cette perspective le genre englobe la construction sociale des identités (biologiques et sociales), la différenciation et la hiérarchisation des groupes sociaux (Piccone e Saraceno, 1996). La recherche basée sur cette conception du rapport sexe/genre s'interroge sur la création culturelle de sens à partir de réalités *perçues* comme biologiques des catégories « femme et homme ». Dans ces travaux, les catégories de sexe ne sont pas un donné, mais une construction sociale. La question de la construction sociale du corps, par exemple, a été magistralement traitée par Laqueur (1992) dans un ouvrage qui est l'une des références majeures dans ce domaine.

La première partie de cette contribution explore les implications du constructivisme, comme théorie de la connaissance et du monde vécu, pour la conceptualisation des rapports entre femmes et hommes. Nous montrerons ensuite comment une épistémologie constructiviste permet une vision plus dynamique de la relation entre la sphère scientifique et le monde vécu. Les études genre, et avant elles les études féministes, se sont vu reprocher leur lien avec les mouvements de contestation des années 1960/70, comme une entrave à leur légitimité académique. Nous voudrions montrer que les approches de genre, si elles s'appuient sur une épistémologie constructiviste, ne renient pas cette imbrication. Au contraire, elles la revendiquent, en parfaite cohérence avec l'épistémologie qui les sous-tend.

2 Les deux figures du constructivisme

Le constructivisme est une théorie de la connaissance et du monde vécu. Comme théorie de la connaissance, ses thèses doivent beaucoup aux travaux de Piaget (1967) et de Bachelard (1978). Comme théorie du monde vécu, le constructivisme plonge ses racines dans les querelles théoriques qui opposèrent à la fin du XIXe et durant le XXe siècles les tenants d'une vision positiviste des faits sociaux et ceux d'une vision constructiviste (historico-culturelle) du sens social. Les critiques du positivisme scientifique ont été virulentes, en particulier par l'Ecole de Francfort, et le débat s'est prolongé jusqu'à l'époque contemporaine (Habermas, 1973, 1976), pour reprendre plus ou moins de vigueur en fonction des nouvelles problématiques qui interrogent les sciences sociales. Les études genre constituent de ce point de vue un excellent terrain d'investigation, car c'est un champ d'études nouveau et transversal, dont les bases épistémologiques doivent être discutées et assurées pour permettre une production scientifique signifiante sur le sujet.

1 Le constructivisme comme théorie de la connaissance

Le constructivisme comme théorie de la connaissance s'appuie principalement sur trois postulats. Le premier indique que la connaissance se construit par la relation entre le sujet connaissant et l'objet de la connaissance (Piaget, 1967). Le deuxième affirme qu'il existe une relation complexe, et non d'exclusion mutuelle, entre la réalité extérieure et le sujet qui la sonde. Le troisième principe découle des deux premiers et propose un contrat social nouveau entre la science et la société (Morin, 1991; Le Moigne, 1995). Ces principes du constructivisme s'opposent à l'épistémologie positiviste qui a inspiré la culture scientifique occidentale. Celle-ci présume en effet que la connaissance se constitue progressivement en découvrant la réalité extérieure par confrontation des modèles explicatifs avec des faits sociaux. Les méthodes analytique et causale sont les corollaires d'une vision positiviste des faits sociaux. Découper et corrélérer sont des activités centrales pour la recherche empirique inspirée par l'épistémologie positiviste. La variable « sexe », entendue comme « variable indépendante », a été largement utilisée dans des travaux de ce type. Corrélée avec des variables dépendantes, elle a donné lieu à des interprétations concernant la place et le comportement différencié des hommes et des femmes dans les sphères de la vie sociale. Ce procédé qui a contribué à formuler ce que l'on appelle la « théorie des rôles », qui met en exergue les différences des rôles sociaux des femmes et des hommes.

Dans ces travaux, la variable sexe est très utilisée, mais d'une manière incompatible avec une perspective constructiviste des rapports de genre. Dans son ouvrage « *L'anatomie politique* », Nicole-Claude Mathieu (1991) met en évidence

« ... le biais imposé à la connaissance en sciences sociales par une structure de pensée propre à la société qui la produit » (1991, 17). S'appuyant sur trois variables fondamentales étudiées dans les travaux de sociologie (la catégorie socio-économique, l'âge et le sexe), elle démontre comment la catégorie de sexe est utilisée comme un donné biologique dans la plupart des travaux de sociologie empirique. Si pour les deux autres variables on sonde le sens social de ces catégories, la variable « sexe » est naturalisée, postulant ainsi un monde dual allant de soi. Une vision positiviste du fait social peut amener à une conceptualisation biologisante des rapports de sexe.

La recherche de causalités (probabilistes) en sociologie empirique permet l'audace de la prédiction. Cette dernière répond à un besoin légitime d'action sur le plan social, à partir des analyses établies par ces mêmes études. Ce type de recherches de causalités antécédentes implique que la logique déductive permet la connaissance de la réalité et institue cette logique comme naturelle. Toutefois, comme l'écrit Grize (1996), lorsque l'on se trouve dans le domaine des sciences de l'humain ou de l'humain en société, le syllogisme aristotélicien ne peut pas expliquer des comportements historiquement et socialement situés faisant appel à un système de signes culturellement construits. Dans l'exemple de la bi-catégorisation de sexe, la définition de la variable indépendante ne permet pas de comprendre le sens social de cette partition. Pour investiguer ce sens social, il faut transformer la variable indépendante « sexe » en une variable dépendante. En effet, le sujet connaissant ne connaît pas la chose en soi, mais l'acte par lequel il perçoit l'interaction entre les choses. Cette hypothèse, dite « phénoménologique », postule que l'on ne connaît pas la substance ou la forme en soi, mais les interactions entre formes différentes. Pour reprendre les exemples des variables « niveau socio-économique, âge et sexe », leur sens et leur pertinence sociologique doivent être argumentés en fonction de l'interaction des unes avec les autres. Comme l'écrit Mathieu (1991), le fait de se trouver en haut ou en bas de l'échelle du niveau socio-économique n'a pas le même sens social. La même chose peut être affirmée pour la variable âge qui, à travers la manière dont elle est découpée (enfance, âge scolaire, adolescence, jeunesse, âge adulte, vieillesse etc.) indique le sens social que l'on accorde aux différentes étapes de la vie. Pour la catégorie de sexe il devrait en aller de même, au sens où c'est l'interaction entre les catégories de sexe qui fait sens social et non l'appartenance à l'un ou à l'autre sexe. Du point de vue épistémologique, le découpage à priori en catégories doit être sociologiquement justifié. Si c'est le cas très souvent (mais pas systématiquement) pour les variables âge et niveau socio-économique, il ne l'est presque jamais dans le cas du sexe.

Le constructivisme qui caractérise les études genre consiste dans le fait que l'analyse de l'interaction entre les catégories de sexe prime sur les sexes en soi. Ces derniers sont un construit, une représentation qu'il faut sonder pour en comprendre le sens social. Prenons un exemple : on se donne comme but d'effectuer une

recherche pédagogique sur les comportements scolaires des filles et des garçons dans une classe. Si l'on se place dans une perspective d'analyse empirique basée sur la prédétermination de variables indépendantes, on pourra capter par des corrélations les différences de comportement entre les sexes : des préférences pour tel ou tel enseignement, des résultats scolaires différents, des facilités ou difficultés dans l'un ou l'autre enseignement. Par contre, se placer dans une perspective constructiviste (et également études genre) implique de partir du constat que les catégories biologiques « fille et garçon » sont envahies par le sens social. Les comportements sont influencés par le sens donné par chacun à ce qui est féminin ou masculin. La variable « sexe » n'est pas indépendante mais dépendante. Les comportements respectifs sont le résultat d'interactions basées sur une perception mutuelle pré-structurée. Les différences éventuelles devront être interprétées comme l'expression de ces interactions qui s'activent dans les situations scolaires quotidiennes. La méthode causale classique se révèle dans cette perspective peu informative. Par contre, si l'on adopte une méthode d'observation analogue à celle pratiquée en ethnologie ou en anthropologie, on peut mieux déterminer dans quelles conditions les uns et les autres trouvent des espaces d'expression, d'identification, d'interaction et d'apprentissage dans un tel groupe. Si l'on abandonne la méthode causale, on est conscient du fait que la portée prédictive d'une telle étude est faible, mais sa richesse informative n'est pas moins grande.

Pour terminer, le constructivisme ne se donne pas pour but de découvrir la réalité indépendante du sujet connaissant. Pour asseoir la validité scientifique d'un processus de connaissance, il n'est pas nécessaire que le sujet postule une quelconque réalité objective en dehors de lui. La découverte d'une vérité (entendue comme fonctionnement véritable d'une réalité objective) n'est pas un but visé par les tenants de l'épistémologie constructiviste. Au concept de réalité objective, il faut substituer celui de « vérité intersubjective » (Le Moigne, 1995). Dans ces conditions, la production scientifique ne construit pas une représentation de la réalité, mais propose une signification, parmi d'autres, d'un phénomène donné (Rorty, 1990). Ce point de vue n'est pas sans conséquences pour le contrat social entre science et société. Dans cette perspective en effet, la production scientifique est une production culturelle parmi d'autres et non pas dévoilement de la réalité objective. Ce statut de la science permet une interaction plus dynamique entre celle-ci et la société (nous y reviendrons plus loin).

2.2 Comme théorie du monde vécu

Comme théorie du monde vécu, le constructivisme postule que les individus dans leurs actions quotidiennes construisent le monde par des discours et des actions, des interprétations de soi et de l'autre qui permettent de se situer (fonction d'identification) et d'agir dans le monde social. Cette construction de sens est appelée par Grize (1996) la « logique naturelle ».

Cette tradition épistémologique est héritée de la phénoménologie et d'une certaine critique du réalisme historique par des auteurs tels que Simmel, Weber, Schutz ainsi que, plus proches de nous, Berger et Luckmann (1986) ou encore Searle (1998). Dans cette perspective, les catégories sociales, celle de sexe par exemple, sont construites culturellement même si elles peuvent être définies comme biologiques par les acteurs sociaux eux-mêmes. Définir le sexe en termes de déterminisme biologique est également une production culturelle. Cette épistémologie assume que la « réalité » des rapports sociaux est construite par les acteurs sociaux eux-mêmes à travers des actes quotidiens. Les acteurs sociaux définissent la situation et non l'inverse. Cette tradition sociologique a donné naissance aux écoles américaines de l'interactionnisme symbolique et de l'ethnométhodologie, notamment. Il ne s'agit bien évidemment pas de postuler que tout est illusion, ou alors que les acteurs sociaux vivraient dans une sorte d'imaginaire social que l'on pourrait opposer à la réalité objective. Au contraire, pour les sciences sociales d'inspiration constructiviste, il s'agit de comprendre ce qui fait office de réalité pour les acteurs d'un système social donné (Giddens, 1974). L'acteur qui agit dans le monde vécu tient pour acquises certaines données de base qu'il considère comme allant de soi ; chaque fois qu'il agit, il ne se pose pas la question des fondements ontologiques, épistémologiques ou historiques de ses représentations du monde. Ce sont ces évidences entendues comme les réalités vécues par les acteurs sociaux que les sciences sociales se proposent d'interroger (Berthelot, 1991). Or, comme nous l'avons expliqué plus haut pour les travaux inspirés du positivisme, la variable sexe est utilisée comme une évidence non interrogée. Dans ce cas, le raisonnement savant et le sens commun se rejoignent.

Afin de déstabiliser l'assertion à première vue évidente de l'ancrage biologique - des sexes, l'un des buts des approches de genre a été celui de déconstruire les catégories présumées naturelles de « femmes » et « hommes ». En somme, il s'agit d'en montrer le caractère culturel variant dans l'espace et dans le temps. La déconstruction de ces catégories débouche également sur une réflexion qui dépasse la sphère scientifique et envahit le champ social et politique du monde vécu. Cette attitude épistémologique permet d'expliquer le fait que les significations sociales de ce qui est normal et déviant varient selon les époques et les cultures et peut favoriser l'émancipation d'un groupe social dominé ou stigmatisé. Comme l'écrit Rorty (1990), l'épistémologie ne doit pas chercher à fonder la connaissance sur le monde, mais doit fournir à la société les moyens de se libérer des discours et des comportements caducs. A notre avis, les travaux des féministes, l'essai de Simone de Beauvoir (1951) en tête, ont précisément contribué à considérer les discours généralement admis sur la(les) femme(s), l'Homme ou les hommes, comme obsolètes.

La déconstruction, comme méthode d'interrogation d'une évidence sociales est donc capitale pour la démarche entreprise par les études genre. Les travaux de

Foucault ont été extrêmement importants pour la conceptualisation constructiviste des rapports de genre (Carver et Mottier, 1998). Cet auteur a montré comment sont structurés les dispositifs socio-politiques produisant les discours sur la normalité et, par conséquent, sur la déviance. Par analogie, les études genre sondent la construction sociale de la féminité et de la masculinité, de leur opposition, de leur complémentarité ou de leur hiérarchie. Dans « L'archéologie du savoir » (1969), Foucault traite le discours non pas en analysant ce qu'il dit, à partir d'un contexte donné (tel que les psychopathologies, la médecine ou l'économie politique), mais de ce qu'il occulte. Ce non-dit (les présupposés, ce qui va de soi) repose secrètement sur un déjà dit préalable qui n'a effectivement jamais été dit. Selon Foucault, l'analyse historique du discours est la construction de ces silences implicites. Son but est donc de constituer un autre discours qui mette en mot ces origines occultées, empreintes de relations de pouvoir véhiculées par les institutions productrices des discours explicites. Le travail accompli et celui qui reste à accomplir dans le domaine des études sur la construction sociale des rapports de genre est aussi une entreprise d'explicitation des silences séculaires. La déconstruction est *diagnostic*, elle est une méthode pratique. Foucault ne la définit ni comme philosophie, ni comme théorie ou science. C'est un éclairage particulier du discours, un angle d'attaque mis en évidence par les régularités énonciatives, les modes de succession, d'enchaînement et de coexistence des énoncés, les règles de formation des concepts transmis. Une grande importance est ainsi accordée au contexte de ces réalités vécues. A l'image de l'historicisme de Dilthey, des principes d'interprétation tels que la « détermination situationnelle » et la « place dans la vie » sont centraux dans les travaux d'inspiration constructiviste (Berger et Luckmann, 1986).

La/e chercheuse/eur qui s'inspire du constructivisme croit à la force normative des catégories de sens (Lieberman, 1997). Déconstruire les catégories sociales qui semblent aller de soi signifie opérer une analyse « archéologique » pour culturaliser ce qui apparaît comme naturel. Culturaliser le naturel permet à une société d'être dynamique et de substituer aux discours figés des discours mobiles. Le concept de race, qui durant des années semblait avoir une réalité ancrée dans la nature, a été déconstruit par les premiers anthropologues culturalistes, C'est en partie grâce à ce nouvel éclairage sur les différences entre êtres humains qu'il a été possible de changer le sens social de ce concept et de le bannir du vocabulaire toléré. Les discours et représentations doivent par conséquent être replacés dans les contextes sociaux et politique de leur énonciation. La déconstruction, plus qu'une entreprise qui gommerait des catégories (mentales et/ou sociales), est une contribution aux modifications du sens donné aux catégories elles-mêmes et aux relations qu'elles entretiennent entre elles. La reconnaissance du caractère social et culturel de certains comportements, autrefois attribués à un déterminisme biologique, a permis leur insertion dans un espace politique de discussion dans lequel la responsabilité est partagée ; de ce fait des solutions éventuelles doivent

être également soumises au débat public. De manière analogue, la culturalisation de la femme et de l'homme a permis de les arracher aux déterminismes naturels et les a projetés dans un monde où le caractère culturel de leurs interactions les confronte avec la complexité et la dynamique de leurs rapports.

3 Constructivisme et dynamiques sociales

Comme nous l'avons dit au début de cette contribution, les études genre et les études féministes ont souvent été critiquées car elles sont issues des mouvements sociaux des années 1960/70. Cette critique contribue parfois à délégitimer la valeur scientifique de ce champ d'études. Or, s'interroger sur l'influence réciproque entre science et mouvements sociaux en termes de causalité linéaire ne peut nous éclairer sur les enjeux du passage entre une sphère et l'autre. En fait, cette interrogation n'est pas pertinente pour les tenants de l'épistémologie constructiviste. En effet, cette dernière assume que le champ scientifique et le monde vécu ne sont pas imperméables l'un à l'autre. Comme l'avait montré Piaget, toute nouvelle connaissance change le connu. Non pas au sens du rationalisme classique, mais comme expérience qui altère l'objet étudié lui-même. Adopter une position constructiviste en sciences sociales, c'est assumer que ce que l'on produit comme interprétation du monde vécu fera désormais partie de ce même monde. Si l'on se dégage de la position positiviste qui prétend découvrir une réalité extérieure au sujet connaissant et qui entend expliquer les causalités engendrant les phénomènes, la responsabilité des sciences sociales vis-à-vis de la société dans son ensemble s'accroît. Cette responsabilité se réfère au « *contrat social de la science et de la société* » (Le Moigne, 1995). Dans le cas du positivisme, le contrat social stipule que les scientifiques doivent découvrir des vérités sur la réalité. Les résultats sont autant de renseignements sur le réel qui peuvent donner lieu à des décisions politiques et qui proposent des significations sociales à partager. On connaît l'effet légitimateur que produisent les recherches scientifiques sur le social en général et le politique en particulier. La/e scientifique positiviste est dégagé de sa responsabilité car il n'a procédé qu'à l'éclairage de ce qui est. Le contrat social de la science d'inspiration constructiviste stipule que l'on se pose la question de la finalité de la science. La recherche scientifique n'est pas dévoilement de la réalité mais proposition d'un ensemble de significations dans l'espace public. Pour cela, il est nécessaire de se poser la question de savoir quelle est la meilleure façon de nommer de manière intelligible un phénomène social ou des rapports sociaux. Ce qui est dit dans la sphère scientifique se répercute dans le monde vécu et participe à la construction du sens socialement partagé et *vice-versa*. Le monde vécu n'est pas un espace vide, mais il est traversé par des luttes de pouvoir et en général par des structurations sociales au sein desquelles des groupes dominant et d'autres

sont dominés. Ce que produit la science est à tout moment utilisable à des fins de domination. Habermas (1976) nous a montré la fonction affirmative et idéologique du positivisme qui tend à occulter la dimension politique des sciences sociales. Si les sciences humaines et sociales doivent avoir un intérêt (au sens d'intérêt universel) il ne peut être que celui de favoriser l'émancipation de groupes sociaux dominés, stigmatisés, marginalisés, et de favoriser l'éclosion d'une société fondée sur le respect de l'autre.

Ainsi, si l'entreprise scientifique se limite à une déconstruction à l'infini qui, nous l'avons dit, permet de mettre en lumière les mécanismes de catégorisation et d'en démontrer le caractère de construction symbolique, on court le risque d'effacer également l'expérience que les sujets font de cette différence biologique. La déconstruction poussée à l'extrême propose aux femmes de se libérer dans la non-identité. Si d'un point de vue philosophique cette démarche est légitime, en prenant des distances avec toute identité de genre, les femmes se trouvent sans aucun levier politique et social pour changer leur réalité (Kristeva, 1987; Piccone et Saraceno, 1996). En effet, comment pourrait-on imaginer un monde vécu où les catégories de sens seraient absentes ? Les processus de cristallisation de sens (même temporaires) et d'identification sociale sont propres à toute société et à tout individu. Une position purement nominaliste aura pour effet de transformer le genre en une catégorie vide d'opposition ou de relation entre le masculin et le féminin (Alcoff, 1997).

Les études sur la condition féminine et sur les rapports de genre se trouvent en permanence prises entre l'intérêt scientifique et le combat social et politique pour le changement. Ceci n'est d'ailleurs pas l'apanage des études de genre, mais de toutes les sciences sociales et humaines. L'essai de Nisbet (1993) nous a montré comment sciences sociales et société (mouvements idéologiques et sociaux) sont intimement liés. Comme l'a admirablement écrit Berthelot (1996), les sciences sociales peuvent être *les propagandistes d'une problématisation raisonnée du monde vécu* et elles peuvent aider à comprendre que les phénomènes sociaux, entre sphères d'action et justification, sont également le résultat d'orientations pratiques et donc de choix politiques.

4 Conclusions : contextualiser les constructions sociales

Nous avons tenté de démontrer comment les études genre sont à la fois *constituantes*, issues du monde vécu, et *produit*, issu des sciences sociales. Cette dualité, génératrice de tensions épistémologiques et méthodologiques, trouve sa résolution dans et par le constructivisme. Nous défendons la thèse qui consiste à affirmer que les recherches dans ce champ doivent être inspirées des principes de l'épistémologie constructiviste. Nous sommes proches des conceptions post-modernes ou post-structuralistes de

l'étude des rapports de genre, qui défendent une politique de localisation, de positionnement, permettant de définir les femmes et les hommes non pas en fonction d'attributs particuliers, mais en fonction de la position occupée dans un contexte (Nicholson, 1990). Cette vision des rapports de genre est proche des travaux de Giddens (1987) qui placent au centre des analyses les pratiques sociales. L'identité (individuelle et sociale) est par conséquent fluctuante, dépendante du contexte, relative au moment de l'analyse. Les acteurs sociaux ont un rôle actif dans l'interprétation des valeurs qui ne sont que partiellement prédéterminées, mais qui fluctuent en fonction des contextes. Le positionnement de la personne dans un contexte a pour effet de changer sa lecture des faits. Dans le monde occidental contemporain la mobilité sociale s'est accrue, tant du point de vue des idées que de la position sociale, et les identités sont également plus mouvantes. Nous plaçons pour une théorisation parcimonieuse des identités de genre en termes de catégorisation et pour des études de terrain, tout en prenant en compte les spécificités symboliques de chaque champ d'analyse. Cette démarche ne permet pas de grandes généralisations traversant les champs sociaux et reste, par conséquent, modeste sur la possibilité (et la pertinence) pour les sciences sociales de développer des théories générales. En revanche, elle plaide pour des études minutieuses situées dans le temps, l'espace et dans des sphères de sens dont les règles du jeu et les fonctions doivent faire l'objet d'une description détaillée (littérature, politique, économie, médias, art etc.). Les acteurs sociaux agissent dans un cadre (symbolique, social, politique économique), ils ont des buts et des choix d'action limités en fonction du contexte historique, social, personnel. Des travaux ont montré que les identités et les pratiques sociales se forment dans des contextes donnés et que la structure n'est pas prédéterminée mais qu'elle se construit historiquement (Connel, 1987). Cette approche des études genre veut comprendre les comportements humains en reconstruisant la situation et le contexte de leur déroulement. Ce constructivisme défend un relativisme qui admet l'existence de plusieurs réalités dépendantes des individus ou groupes qui en sont porteurs. Ces réalités doivent être interrogées par la recherche. En déconstruisant les oppositions entre catégories, on pourra comprendre quels sont les buts de cette construction dans des contextes caractérisés par des conjonctures économiques et sociales, des luttes de pouvoir et des stratégies de positionnement et d'identification (Scott, 1988a).

Références bibliographiques

- Alcoff, Linda (1997), Cultural feminism versus Post-Structuralism, in : Linda Nicholson, éd., *The Second Wave : a Reader in Feminist Theory*, New-York : Routledge.
- Bachelard, Gaston (1978), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin.
- Beauvoir, (de) Simone (1951), *Le deuxième sexe*, Paris : Gallimard.

- Berger, Peter et Thomas Luckmann (1986), *La construction sociale de la réalité*, Paris : Meridiens Klincksieck.
- Berthelot, Jean-Michel (1991), *La construction de la sociologie*, Paris : PUF.
- Berthelot, Jean-Michel (1996), *Les vertus de l'incertitude*, Paris : PUF.
- Bihl Alain et Roland Pfefferkorn (1999), *Déchiffrer les inégalités*, Paris Syros.
- Carver, Terrell et Véronique Mottier (1998), *Politics of Sexuality*, London, New York : Routledge.
- Connell R.W. (1987), *Gender & Power*, Cambridge : Polity Press.
- Delphy, Christine (1991), « Penser le genre : quels problèmes ? », in : Hurtig M-C., Kail M., Rouch H., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris : Ed. du CNRS.
- Foucault, Michel (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris : Gallimard.
- Giddens, Anthony (1987), *La constitution de la société. Eléments de la théorie de la structuration*, Paris : PUF.
- Giddens, Anthony (ed.) (1974), *Positivism and Sociology*, London : Heinemann.
- Grize, Jean-Blaise (1996), *Logique naturelle et communications*, Paris : PUF.
- Habermas, Jürgen (1973), *La technique et la science comme idéologie*, Paris : Denoël.
- Habermas, Jürgen (1976), *Connaissance et intérêt*, Paris : Gallimard.
- Kristeva, Julia (1987), Woman can never be defined, in : Elaine Marks and Isabelle de Courtivron (éds.), *New French Feminism : an Anthology*, Brighton : The Harvester Press.
- Laqueur Thomas, (1992), *La fabrique du sexe*, Paris : Gallimard.
- Le Moigne, Jean-Louis (1995), *Les épistémologies constructivistes*, Paris : PUF.
- Lieberman, Leonard (1997), Gender and the Deconstruction of the Race Concept , *American Anthropologist*, 99 (3), 545–558.
- Morin, Edgar (1991), *La méthode 4. Les idées. Leur habitat, leur vie, leurs moeurs, leur organisation*, Paris : Seuil.
- Nicholson, Linda (1990), *Feminism/Postmodernism*, New York/London : Routledge.
- Nicholson, Linda (1996), Per una interpretazione di « genere » , in : Piccone e Saraceno, *Genere. La costruzione sociale del femminile e del maschile*, Bologna : Il Mulino.
- Nisbet, Robert, (1993), *La tradition sociologique*, PUF, « Quadrige », Paris
- Oakley, Ann (1972), *Sex, Gender and Society*. Temple Smith, London
- Perrot, Michelle (1998), *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Ed. Flammarion.
- Piaget, Jean (dir.) (1967), *Logique et connaissance scientifique*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris : Gallimard.
- Piccone, Stella e Chiara Saraceno (1996), *Genere. La costruzione sociale del femminile e del maschile*, Bologna : Il Mulino
- Rorty, Richard (1990), *L'homme spéculaire*, Paris : Seuil.
- Rubin, Gayle (1975), The Traffic in Women : Notes on the « Political Economy » of Sex , in : R. Reiter (ed.), *Towards an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 157–210.
- Searle, John (1998), *La construction de la réalité sociale*, Paris : Gallimard.
- Scott, Joan W. (1988a) Deconstructing Equality-versus-Difference : or, the Uses of Poststructuralist Theory for Feminism, in *Feminist Studies*, no. 1 Spring.
- Scott, Joan W. (1988b), Genre : une catégorie utile d'analyse historique, *Cahiers du GRIFF*, no. 37/38, p. 125–153.
- Thébaud, Françoise (1998), *Ecrire l'histoire des femmes*, ENS Editions.

The American Sociologist entering its thirty-first year in publication, continues to examine the history, current status, and future prospects of sociology as a profession and discipline. TAS emphasizes new trends in the profession and focuses on how sociologists have shaped or influenced social policy and the intellectual issues of the age.

Lawrence T. Nichols

EDITOR

The University of West Virginia
Morgantown, West Virginia

Recent articles:

**Diversity in Sociology:
Problem or Solution?**
Roger Clark

**Current Theoretical and
Political Perspectives of
Western Sociological
Theorists**
*Jane T. Lord and
Stephen K. Sanderson*

**Sociology Without
Knowledge: The Atro-
phy of a Concept**
Charles E. Garrison

**A Life Career in the
Polarities of Dissent**
Roscoe C. Hinkle

Now in its 31st year.

ISSN: 0003-1232

The American Sociologist

Published Quarterly

Subscription Rates:

Individuals: \$60/yr; \$104/2yrs; \$132/3yrs
Institutions: \$152/yr; \$288/2yrs; \$396/3yrs
Outside North America add \$37/yr.
air expedited delivery.

(Rates subject to change annually)

Available on the internet FREE
with print subscription.

Visit us on the web at www.transactionpub.com



transaction

PERIODICALS CONSORTIUM

a division of Transaction Publishers

RUTGERS—THE STATE UNIVERSITY

DEPARTMENT 2000

35 BERRUE CIRCLE

PISCATAWAY, NEW JERSEY 08854

Call 1-888-999-6778 or Fax 732-748-9801